

A few olde

RHYMIES

... and well-archived notes



Ian Simms

Le déplacement identitaire

L'autre de l'exilé

Le temps subjectif de la perte

A few olde RHYMES

... and well-archived notes

Contents Volume 7 Part 93

CRIME CASE STUDY

Le déplacement identitaire

2011

COMING IN PART 94



Edité par:
Etudes et réalisations
633 chemin de Donicarde
83500
La Seyne sur mer

ian.simms@wanadoo.fr

Pour commander les
numéros manquants:

ian.simms@wanadoo.fr

Remerciements:

Lya Tourn
Josiane Simms
Edouard Monnet

VERS UNE IDENTITE OUVERTE



CHEMIN DE L'EXIL

Le «paysage familier» serait le cadre où la forme la plus primitive, la plus indifférenciée de la construction psychique viendrait se loger.

opération de «momification» qui a partie liée avec la mort? Les signifiants qui traversent l'exil sont porteurs d'une charge redoutable... Tel *asile*, qui ne manque pas d'évoquer la condition

Les signifiants de l'exil

Selon les mots de Maurice Blanchot, l'exil «comme mouvement juste», permettant à l'expérience de l'étrangeté de s'affirmer dans un rapport irréductible, a pour fonction de rappeler qu'il faut, en tout temps, être prêt à se mettre en route...

Ainsi, il y aurait quelque chose de «pas normal», de «pas naturel» chez celui qui guérit de la perte de la terre natale. Ne dit-on pas «se faire naturaliser»? Le lapsus fréquent qui confond *naturaliser* et *nationaliser* n'oublie pas que nation a la même racine que natal et nature. Serait-il, par contre, fâcheux de ne pas oublier que *naturaliser* désigne aussi l'opération qui fige, au moyen de l'empaillage, un animal mort dans une pose «plus vraie que nature» pour le rendre inaltérable? Et que de ce fait, la *naturalisation* désigne aussi une

d'aliéné. *Aliéner*, d'*alienare*, veut dire à la fois «rendre étranger» et «ôter la raison». Rendre *alius* (mot latin pris du grec *allos*) qui désigne en même temps l'«autre», le «différent», l'«étranger» et le «mauvais»... Ou bien *réfugié* qui comporte l'idée de *fuite*, comme le rappellent *fugitif* et *fugue*... Beaucoup d'exilés politiques témoignent des effets dévastateurs de l'accusation plus ou moins voilée qui surgit des lèvres de l'autre lorsque s'inaugure le mouvement d'exclusion: Oui, mais..., les vrais résistants (les vrais héros, les vrais patriotes) sont ceux qui sont

Partir sans dire Adieu

De Lya Tourn

Il serait erroné de croire que les fonctions des rituels de deuil jouent que sur la perte causée par la mort. Puisque « partir, c'est mourir un peu », le départ aussi est entouré du rituel des adieux. « On ne part pas sans dire adieu. Par la cérémonie qui entoure les adieux, les traces nécessaires à l'évocation réparatrice de l'image des absents en tant qu'absents sont nettement posées. L'espoir des retrouvailles mais aussi la crainte de ne pas se revoir à mort sont signifiés en même temps et par cet acte qui m



« On ne part pas sans dire adieu ». « Adieu » c'est-à-dire : Je te recommande à Dieu, que Dieu veille sur toi.

Partir sans dire adieu

Il serait erroné de croire que les fonctions des rituels de deuil ne jouent que sur la perte causée par la mort. Puisque « partir, c'est mourir un peu », le départ aussi est entouré du rituel des adieux. « On ne part pas sans dire adieu ». « Adieu » (c'est-à-dire : « Je te recommande à Dieu », « Que Dieu veille sur toi ») est la formule de séparation utilisée lorsque « au revoir » est improbable ou trop incertain. Par la cérémonie qui entoure les adieux, les traces nécessaires à l'évocation réparatrice de l'image des absents en

La terre natale est loin, interdite, inaccessible, mais pas irrémédiablement disparue. L'espoir des retrouvailles est là, qui empêche de prendre acte des pertes, malgré tout définitives.

La position exilée n'est pas « errante »... elle n'est pas nomade non plus. Elle consiste à accepter autant le risque de l'enracinement que la perte engendrée par l'arrachement nécessaire.



tant qu'absents sont nettement posées. L'espoir des retrouvailles mais aussi la crainte de ne pas se revoir avant la mort sont signifiés en même temps dans et par cet acte qui marque la limite entre la présence réelle de l'autre et son absence. Tout comme les rites funéraires séparent le monde des vivants de celui des morts, les cérémonies d'adieu séparent le monde des présents de celui des absents : « je suis parti », « il est resté là-bas ».

L'importance et la fonction du marquage imaginaire de cette limite ont été également signalées par Freud dans *Totem et Tabou* lorsqu'il analyse le comportement des vivants vis-à-vis des morts. « Les morts tuent », dit Freud ; « ces puissants

Le fleuve Styx

seigneurs », devenus par projection le support de l'hostilité inconsciente de ceux qui restent en vie, assiègent les vivants et les attirent dangereusement vers eux. Pour la pensée inconsciente, même celui qui est mort de mort naturelle a été assassiné : il a succombé aux vœux de mort de ses proches. Pour tenir les morts à distance, il faut interposer entre l'ici et l'au-delà une barrière suffisamment fiable, telles les eaux séparatrices d'une rivière. La mythologie en propose de nombreux témoignages, dont l'exemple le plus connu est celui du fleuve Styx délimitant le royaume



de Hadès.

Quand cette frontière n'est pas suffisamment assurée, le mort risque de faire retour pour hanter ou habiter les vivants. Cela peut être le cas pour l'absent aussi lorsque des adieux n'ont pas ratifié la séparation ni tracé une

Homme naturalisé.

limite claire à laquelle le souvenir puisse s'accrocher. La rançon à payer est alors la confusion menaçante entre réel et imaginaire, entre dehors et dedans, entre moi et l'autre.

Le plus souvent, rien d'un tel marquage n'existe pour l'exilé. Son départ du pays est, dans la grande majorité des cas, rapide, précipité, sinon secret. La séparation d'avec les êtres et les choses se fait alors sous la forme d'un abandon brutal. Les effets de ce manque sont nettement perceptibles dans la clinique de l'exil : les exilés

Le retour halluciné de l'absent

rendent très régulièrement compte dans leurs paroles de la crainte fantasmatique d'être « morts » pour ceux qui sont restés et, en écho, les absents abandonnés apparaissent aussi comme « morts » dans leurs rêves et dans leurs fantasmes. Mais d'autres fois, c'est sous forme d'hallucinations que l'absent fait retour.



La haine du prochain face à laquelle on recule épouvanté est dissimulée, endiguée, retenue par le commandement d'amour fraternel et atténuée par l'ambivalence.

En même temps que l'exilé éprouve la douleur de la perte de ceux qu'il aime, il se sait objet de perte douloureuse pour ceux qu'il a quittés. Mais à cause des spécificités de l'exil politique, il est également habité par le sentiment d'avoir à la fois été abandonné (donné à

Qui a tué qui?

ban) par les siens et de les avoir lâchés. Pour apaiser la souffrance psychique qui en résulte, il est amené à tenter de se représenter l'« autre-sans-moi » et le « lieu-sans-moi ». Ce que les autres, ceux qui sont restés, ont fait de sa mémoire devient alors une question lancinante...

Mais lorsqu'on entend les témoignages de ceux qui sont restés et qu'on y décèle des fantasmes symétriques, on est tenté de se poser la question : « Qui a tué qui ? »

Dans le paysage qui l'entoure, il lit l'histoire des faits et gestes des êtres immortels qu'il vénère...

Adolphus P. Elkin



Car eux aussi se fantasment mis à mort, maltraités et oubliés par celui qui est parti... Les fantasmes de mort de part et d'autre, qu'ils soient exprimés par les sujets eux-mêmes ou clivés et attribués à d'autres, semblent faire inévitablement partie de l'élaboration psychique de l'exil. Même lorsqu'ils

sont dissimulés par la joie intense des retrouvailles, oubliés grâce aux expressions de tendresse et de sollicitude, refusés ou déplacés ils ne manquent pas de se manifester lors des visites et des retours au pays d'origine. Il n'est pas rare de rencontrer dans la clinique, à propos de ces retours et de

Ce que la différence cache de semblable

Mais pourquoi l'étranger a-t-il le privilège d'être le support le plus apte à une hostilité aussi pure, aussi désintriquée, serait-on tenté de dire ? Ou autrement dit...

De Lya Tourn

Dehors - étranger - ennemi furent jadis des concepts identiques.

Sigmund Freud

qu'est-ce qui, dans la condition d'étranger, favorise à ce point l'émergence de la haine ? Est-ce la haine de l'étranger sans faire référence d'abord à un rapport que le sujet entretient avec le processus de la mort ?



Montage complexe, la patrie est tissée de trajectoires historiques ayant laissé leurs traces et leurs marques...

ces visites, une part déniée de peur, de déception et de douleur. L'agressivité, la violence et la rivalité émergent plus clairement après les premières rencontres réparatrices.

Le verdict de la réalité

Qu'est-ce qui est à l'œuvre dans les fantasmes et les affects réveillés de manière si critique par le retour de l'exilé au pays d'origine et par la rencontre avec ceux qui y sont restés ? Du côté de l'exilé, apparaît en premier l'angoisse que la confrontation avec la réalité du pays natal suscite. « Tout a changé là-bas » exprime l'effondrement des illusions qui, grâce à l'idéalisation, avaient pu être gardées à l'abri du « verdict de la réalité ». Le premier retour, tout

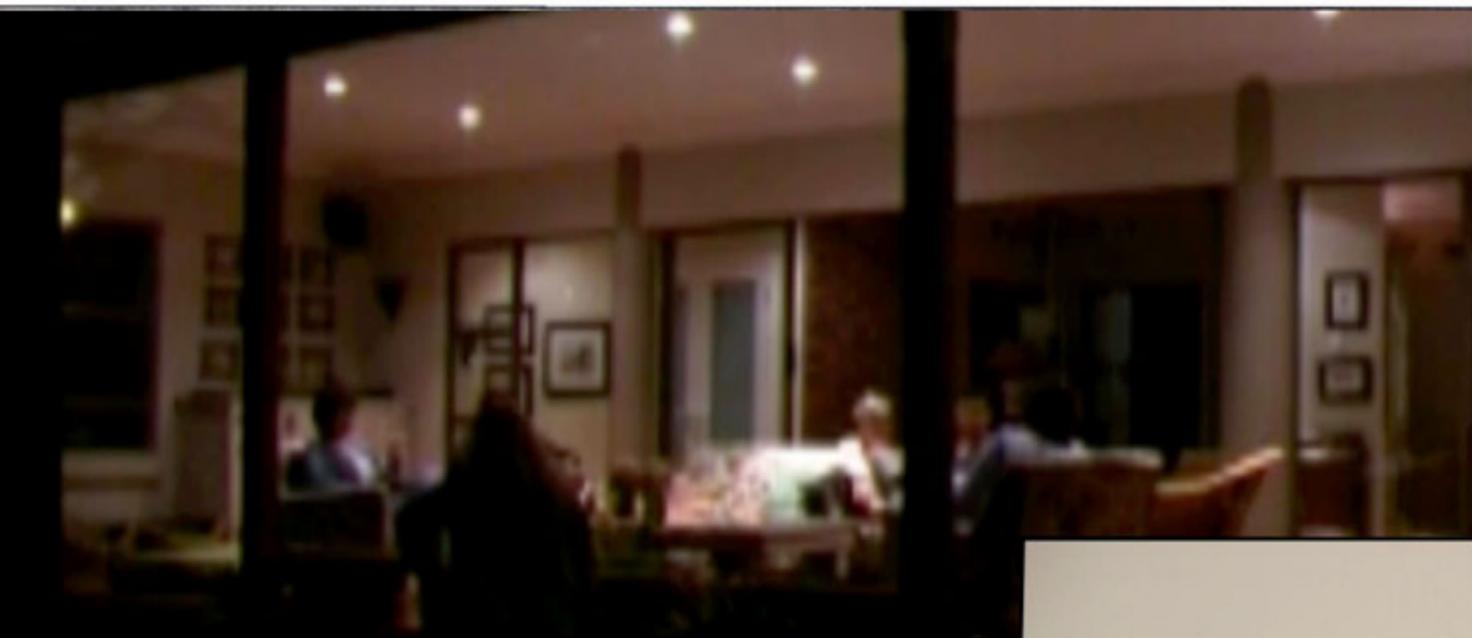


particulièrement, oblige à faire face à la mort, à l'absence, à tout ce qui a définitivement pris fin depuis le départ et que l'éloignement permettait de dénier...

Du côté de ceux qui sont restés, l'ambivalence n'est pas moins intense. Comment oublier qu'ils ont été obligés aussi de faire le deuil des absents, de tenter de combler le vide laissé par les nombreux départs, d'affronter la dépression et la culpabilité dans des conditions au moins aussi difficiles que celles que l'exil impose ? Dans leurs réactions face au retour temporaire ou définitif de ceux qui étaient partis, on peut déceler l'expression de mouvements

Un ressuscité!

complexes et contradictoires. « Les premiers mots qu'un ancien ami a prononcés en me voyant, lorsqu'on s'est rencontré, à l'improviste, dans la rue, ont été : « Un ressuscité ! » Et je me suis demandé si ça lui faisait vraiment plaisir de me revoir ou si c'était plutôt le contraire... », disait, pensif, un exilé, après son premier retour. Les mots « survivant », « revenant », « ressuscité », « apparition » ne sont pas rares lors de ces rencontres ; la signification de



La terre natale est loin, interdite, inaccessible, mais irrémédiablement disparue. L'espoir des retrouvailles est là, qui empêche de prendre acte des pertes, malgré tout définitives.

Leurs opposés, tout aussi fréquents, devient plus claire à les y référer. Les exilés s'étonnent, par exemple, de l'insistance mise par ceux qui les reçoivent à commenter avec enthousiasme leur bon aspect : ils en éprouvent, disent-ils, un mélange incompréhensible de plaisir et d'inquiétude... Malgré le temps passé,

Ils ne sont plus pareils

s'entendent-ils dire, ils sont «resplendissants», «lumineux», «rayonnants», «radieux», «plus jeunes qu'avant», «ils n'ont pas du tout changé»... Pourtant, une fois passée l'euphorie des retrouvailles, lorsqu'une première faille s'insinue dans l'entente parfaite entre ceux qui sont restés et celui qui est parti, émerge parfois un autre discours : au reproche « Comme tu as changé !... » répond alors le constat amer : « Ils ne sont plus pareils... je les ai trouvés si changés !... »

L'exil est une situation complexe qui comprend plusieurs temps et plusieurs lieux. Il est avant tout constitué par deux moments séparés par un passage - moment, parfois foudroyant, du départ,

voyage, errance ou transit plus ou moins longs, temps incertain de l'arrivée - et par deux lieux séparés par un espace - patrie, no man's land de l'attente apatride puis, refuge. Mais il y a aussi la période qui a précédé immédiatement l'exil, emplie de doutes, de peurs, de douleurs et de violences, chargée de risques et de persécutions qui décident le départ ou précipitent la fuite. Elle marrera inévitablement, et de façon définitive, le temps à venir pour l'exilé.

Si l'avant violent de l'exil se résout dans l'acte d'exil lui-même, l'arrivée dans l'espace servant de refuge (donnant « asile ») inaugure pour l'exilé un autre temps, la « vie en exil », encore indéfini. Et après ? Y a-t-il une fin à la situation d'exil ? Evidemment, le retour au pays d'origine, lorsque l'interdiction disparaît, ou bien la naturalisation dans le pays d'accueil marquent deux issues possibles du statut d'exilé. Pourtant, la

Les trois temps et les trois lieux de l'exil

réponse à une telle question est loin d'être aussi simple : au-delà du statut juridique, la réversibilité subjective de la situation d'exil reste à prouver... Quoi qu'il en soit, contrairement à d'autres situations d'éloignement de la terre natale - comme celle qui connaît l'immigré ou l'étranger -, la fin de l'exil reste toujours en dehors de la maîtrise



Dans l'exil, c'est l'identité même qui est remise en question, au point d'engager, pour le sujet, un processus qui mérite bien le nom de désidentification.

Le «paysage familier» est une évidence «depuis-toujours-là» qui demeure silencieuse tant qu'elle est permanente...

par l'exilé lui-même et confère à l'exil le caractère d'une attente subie à durée indéterminée.

Tant par rapport au temps et à l'espace, qu'au regard de l'autre, l'exil est toujours à penser d'un double point de vue : ici/là-bas, avant/après, parti/resté... Du fait de la double position de l'exilé, à la fois, sujet de la perte et objet perdu, l'autre de l'exilé deviendra persécuteur, accueillant ou affecté par la perte de l'exilé même,

selon l'espace et le temps dans lequel il se situe. Mais si la problématique de l'immigré, par exemple, a à sa disposition des termes permettant de signifier des différences de temps - émigr-ant, émigr-é - et de lieu - émigr-er, migr-er, im-migr-er - la pauvreté de mots pour dire l'exil rend, par contre, plus difficile la tâche de le penser. La psychanalyse est particulièrement bien placée pour évaluer la portée des effets de la langue sur la pensée, y compris dans le travail

de théorisation lui-même. La *position exilée* n'est pas «errante». Elle n'est pas position « sans toit ni loi », où tous les chemins se

La position exilée

valent et valent par eux-mêmes. Ce qui caractérise l'errance est, avant tout, l'absence d'ancrage et d'enracinement dans un monde subjectif où aucune signification centrale ne semble organiser les autres pour leur donner du sens. Faute de pouvoir se référer à une origine, la première conséquence de cette impossibilité des errants à « être dupes », comme dirait Lacan, est l'absence d'inscription dans la filiation : la seule possibilité de construction identitaire qui leur reste semble être celle de l'auto engendrement.

La *position exilée* n'est pas nomade non plus... même si, pour échapper à une pensée « sédentaire » et enfermante, Gilles Deleuze proposait une pensée voyageuse et « nomade ». Le voyage pensait-il pourtant, ne fait jamais une vraie rupture «tant qu'on apporte sa Bible avec soi, ses souvenirs d'enfance et son discours ordinaire». On connaît l'utilisation idéologique qui est faite de nos jours du « voyage », de l'«évasion»

...mais qui prend toute sa valeur lorsqu'elle fait défaut.





Le «paysage familier» est le lieu où le sujet peut oublier, en quelque sorte, la solitude radicale à laquelle le condamne son identité de sujet séparé et divisé.

et du « nomadisme » devenu très à la mode... Cette forme de «nomadisme» donne à penser que sa fonction n'est pas de se soumettre à l'«épreuve de l'étranger». Plus qu'à reconnaître l'autre inconnu « sans rompre sa différence », tout en permettant qu'il « se délivre sans se renoncer », ce nomadisme est annulation du *Heimatlos* : il sert à démultiplier les chemins, les lieux et les voyages afin de faire l'économie de l'enracinement et de la perte... La *position exilée* consiste, au

Prêt à se mettre en route

contraire, à accepter autant le risque de l'enracinement que la perte engendrée par l'arrachement nécessaire. Ou, pour le dire encore avec les mots de Maurice Blanchot, à assumer qu'il faut en tout temps être prêt à se mettre en route.

Être toujours prêt à s'arracher aux appartenances et aux certitudes dans un procès « interminable » où, renonçant à son attache sensorielle, la pensée se met au service de l' « avancée vers la spiritualité ». C'est sur ce point que Freud insiste lorsqu'il rappelle que, dans l'idéal, à la fin de la cure, afin de permettre au patient de « défaire » aussi le lien dans lequel il est maintenu par le transfert, le psychanalyste doit s'efforcer de revenir à la position d'*étranger* (*Fremde*). « Dans l'idéal », « s'efforcer

« revenir », écrit Freud, car occuper la *position exilée* et, surtout, s'y maintenir

Existe-t-il une pensée autre qu'exilée?

n'est assurément pas chose facile...

Si, comme le pense Maurice Blanchot, la parole ne devient et ne reste « terre promise où l'exil s'accomplit en séjour » qu'à reconnaître et accueillir l'étranger en elle, la pensée ne se fait avancée que



Le «paysage familier» n'est pas un lieu de morcellement pré-spéculaire mais plutôt un lieu sans contours.

lorsque, contrariant la «facilité» de la «force agglutinante » d'Eros, elle distingue, différencie, sépare...

En ce sens, existe-t-il une pensée autre qu'exilée ?

«Si l'on me ferme la bouche, je meurs»

Lya Tourn

Primo Levi: « Si l'on me ferme la bouche, je meurs. Et là, on ferme la bouche. »
 F.C. : et les autres, comment éprouvaient-ils cela ?
 P.L. : les autres mouraient. Même s'ils ne se rendaient pas compte qu'ils mouraient pour cette raison. »
 F.C. : moi, ne pas pouvoir communiquer dans votre langue est mortel ?
 P.L. : tait mortel physiquement : ils avaient l'impression de mourir de faim ou de froid et, naturellement, c'est vrai aussi, mais la cause principale était l'isolement par la langue. Si vous

L'INSISTANCE du corps à « parler » à la place des mots chez les exilés n'est pas sans lien avec la privation de la langue maternelle en tant que moyen privilégié d'expression de la subjectivité. Mais ces réflexions de Primo Levi, interrogé peu avant sa mort par Ferdinando Camon sur les temps d'extermination nazis, peuvent que, dans les situations de la

Ferdinando Camon, Conversations avec Primo Levi, Paris, Gallimard, 1991, p. 54-55

Conséquences

LA LANGUE MATERNELLE?

L'abandon de la langue d'origine et son remplacement par une autre opèrent une modification dans la structure intime de la pensée et entraînent des conséquences notables. Un exilé n'investit pas la langue du pays d'accueil de la même manière que n'importe quelle autre langue. Et cela reste vrai quelle que soit la qualité de cet investissement : refus obstiné, volonté conquérante, désir ardent, découragement anticipé... Les mots de Freud le disent avec la plus grande justesse : il s'agit de cesser de penser et de vivre en une langue irremplaçable, pour tenter de penser et de vivre en une autre. Au-delà de chaque mot, il y a surtout ce que l'ensemble de la langue en tant que système, comme dirait le linguiste Claude Hagège, « oblige ou non à dire » et par là à taire. Chaque langue oppose ses grilles aux objets du monde.

PROCHAIN NUMERO:
 Wherefore Marcel, A violent deed, sly wish.

